

Ce « vice impuni » : l'Opéra

Si l'on veut que l'opéra rencontre l'audience du public – et particulièrement d'un nouveau public peu rompu à cet art –, il faut lui apporter des raisons de l'aimer et de partager les choix du compositeur et du metteur en scène. La beauté ne choque jamais, seule la laideur peut le faire.

Les seuls mots qui ne soient pas trompeurs sont « adéquation », « justesse ». Oui, il faut pour qu'une représentation d'opéra soit parfaite – disons presque parfaite – que tous les éléments réunis aillent dans le même sens. La mise en scène doit être « lisible » et montrer au spectateur que l'action, qui peut dater de plusieurs siècles, pourrait se dérouler aujourd'hui, qu'elle se déroule aujourd'hui, qu'elle le concerne et que, même si les apparences sont trompeuses, elle éclaire les intentions du librettiste et du compositeur. Ne nous y trompons pas : nombre de mises en scène à travers le monde les trahissent.

La grande leçon du théâtre – ce piège rouge et or dont parlait Jean Cocteau –, c'est que le vrai sent le toc alors que le faux doit donner l'illusion du vrai. Faire cueillir du vrai gui à Norma avec une vraie faucille nous ramène au carton-pâte alors que le suggérer par des mouvements, des éclairages nous fait toucher le mystère de la création. C'est là que la complicité du metteur en scène, du décorateur, du costumier, et j'ajouterais du chef d'orchestre, est essentielle. Il faut que chacun comprenne le langage de l'autre pour conduire l'œuvre jusqu'à son point ultime : la représentation. Si elle est réussie, on peut alors parler d'adéquation et de justesse.

Encore ne faut-il pas sous-estimer la difficulté inhérente au choix des chanteurs. Ce n'est pas si facile et les pièges sont nombreux. Ce serait une erreur de croire qu'ils sont interchangeable, qu'ils peuvent chanter tous les rôles de leur tessiture. Quelques règles doivent être posées : ne pas se laisser griser par le « box-office », par la célébrité ; préférer un chanteur moins connu mais mieux adapté au rôle ; exiger sa présence longtemps avant la première représentation pour qu'il comprenne ce qu'on attend de lui et qu'il partage les propositions qui lui sont offertes. Monter un opéra, c'est chaque fois une énigme à résoudre. Par chacun des protagonistes. Sur la scène, dans la fosse, aux cintres, au jeu d'orgue, partout.

On comprend bien qu'il y a un monde entre la musique baroque et celle de Wagner, entre Mozart et Alban Berg, entre les maîtres italiens et les Russes. Là encore, sauf rares exceptions, les chefs d'orchestre ne sont pas forcément polyvalents. Disons que, pour la plupart, ils sont plus à l'aise dans tel répertoire que dans tel autre. Le talent de celui qui est en charge de la programmation est de tenir compte de toutes ces données, de n'en oublier aucune pour réunir en un seul élan ceux qui feront exister le spectacle.

Conscient de toutes ces contraintes, j'ai été amené très vite à aimer le travail de Jean-Pierre Brossmann. Dès son arrivée au Châtelet, j'ai su qu'il partageait l'exigence dont je parle, qu'il avait les qualités requises, le talent calme et impétueux, l'audace tranquille. Les spectacles qui ont été montrés sous sa direction et qui se trouvent dans ce livre le prouvent. C'est en grande partie grâce à lui que Paris a conservé une place enviée.

Ne nous y trompons pas : il est souvent difficile de convaincre le public. Surtout s'il a décidé le contraire. Rappelons-nous le scandale soulevé par la *Tétralogie* en 1976 à Bayreuth (Boulez - Chéreau) et récemment à l'Opéra de Paris par *Don Giovanni* en 2006 (Cambreling - Haneke). On pourrait trouver d'autres exemples. Nous n'aurons pas la cruauté de rechercher, à travers le monde, les opéras pourtant bien décevants qui connurent un grand succès. Parfois dirigés et mis en scène par des chefs et des metteurs en scène de grand renom. Le monde de l'opéra connaît l'excès et l'invective. C'est chaque fois comme une affaire Dreyfus. L'Opéra, comme le Théâtre, est un rendez-vous. Pour que ce rendez-vous ait lieu, il ne faut pas d'absents. L'opéra est une passion et, comme toutes les passions, elle peut être injuste. L'objectivité est rarement évoquée. On aime ou on déteste et dans les deux cas on ne fait pas dans la demi-mesure. Rappelez-vous ces batailles mémorables entre les inconditionnels de Callas et les anti-Callas. Bien entendu, les premiers avaient raison car il vaut mieux admirer que faire la fine bouche. Et puis, disons-le,

c'est Callas qui a redonné au monde entier le goût de l'opéra, c'est grâce à elle – et à elle seule – que cet art, tenu pour démodé, est redevenu actuel. Fut-elle la plus grande chanteuse du XXe siècle ? Comment éviter la question, même si ce n'est pas une bonne question ? Disons qu'elle fut, sans conteste, la plus grande interprète, la plus grande artiste, la plus moderne.

Mais, revenons à l'opéra : c'est un art et, comme tous les arts, il demande un apprentissage. Le goût ne suffit pas et surtout pas celui que l'on dit le « bon ». Il faut avoir vu beaucoup de représentations, entendu beaucoup de chanteurs pour l'apprécier pleinement. Est-ce à dire qu'il serait interdit aux néophytes ? Sûrement pas ! Rien n'est plus merveilleux que de découvrir l'opéra. C'est probablement l'une des plus riches expériences. Mais il faut le découvrir avec son cœur, sans préjugés et surtout sans esprit critique. Il faut laisser faire le temps et, un jour, ce qui était obscur devient lumineux.

La première fois que je suis allé à l'Opéra, j'étais un enfant et Hélène Bouvier chantait Dalila. Ce jour-là, une partie de ma vie bascula. Je sus que je venais de faire une découverte importante, que ce que je cherchais confusément existait, que le mystère et la beauté pouvaient se conjuguer. Bien sûr, je n'étais capable d'apprécier ni les chanteurs, ni la musique, mais lentement le spectacle agissait sur moi comme un philtre, j'étais comme envoûté. Le fameux piège rouge et or s'était refermé. J'étais prisonnier et de cette geôle je ne suis jamais sorti. J'en ai exploré tous les recoins, vérifié toutes les issues, mesuré toutes les surfaces, mais je n'ai pas cherché à m'enfuir. Dans le monde entier, je ne l'ai jamais quittée. Ils sont comme cela, les amoureux de l'opéra : pareils à des tortues, ils ne se déplacent qu'avec leur carapace pleine de mémoire, de souvenirs, d'enthousiasme, d'émotions. Tout un bric-à-brac dont ils ne sauraient se passer. Un *Kobbé* dans la poche, et les voilà prêts à gravir les pentes les plus ardues. Ils peuvent parcourir des kilomètres, faire, dès le petit matin, la queue pendant longtemps pour obtenir des places. Et tout cela pour quelques heures de miracle qu'ils n'échangeraient pour rien au monde. Aujourd'hui à Paris, demain à Londres ou à Salzbourg, il n'est pas rare de les retrouver la semaine suivante à Saint-Pétersbourg ou à New York. Ne croyez surtout pas qu'ils soient d'accord sur tout ! Ce serait trop simple. Chacun y va de ses souvenirs, compare, juge, jauge, approuve ou désapprouve. Mais ce qui les réunit tous, ce sur quoi ils se retrouvent, c'est la passion de l'opéra. Peu importe les différences, les regrets, les désillusions, l'essentiel n'est-il pas de communier ensemble, avec la même ferveur, dans ce goût de l'opéra ?

On comprend donc que le Théâtre du Châtelet, sous le règne de Jean-Pierre Brossmann, soit devenu un passage obligé des amateurs d'opéra. Il a su mêler avec précision tous les répertoires, donner leur chance à des compositeurs contemporains tout en apportant aux ouvrages classiques une vision nouvelle. Il faut se méfier des mots trompeurs tels qu'« avant-garde », « moderne », etc. La liste de ses succès serait longue à dresser. Il a porté le Théâtre du Châtelet au plus haut, a montré, à une époque où l'on pouvait craindre pour la vitalité de l'opéra en France, que l'audace et le courage payaient.

Pour un amateur d'opéra, ce livre est essentiel. Il montre un moment de la vie musicale à Paris, un moment de la carrière de celui qui en a été directeur pendant sept ans et c'est assez pour que nos souvenirs s'éveillent et s'émerveillent. Diriger une maison d'Opéra est une tâche difficile. Il y faut de l'autorité, du talent, de l'entregent, de la diplomatie, des relations, des souvenirs, du goût. Jean-Pierre Brossmann possède ces qualités, qu'il a largement dévoilées tout au long de son séjour parisien. L'amateur dont j'ai parlé y retrouvera le chemin de ses émotions et gageons que les autres y découvriront un monde de mystère et de secrets qui les fascinera peut-être et qui leur fera, à leur tour, partager ce « vice impuni » qu'est la passion de l'opéra. C'est ce que je leur souhaite.

Aller à l'opéra, c'est célébrer les noces du théâtre et de la musique.

Pierre Bergé